

Christian SAUTTER

## LA FRANCE QUI AIME LES IDÉES

Je n'ai jamais été fasciné par André Glucksmann, qui vient de mourir. La lecture précoce du livre d'Arthur Koestler, « Le zéro et l'infini », m'avait vacciné contre le totalitarisme soviétique. Et, durant les événements de mai 1968, j'ai nettement préféré l'exubérance gouailleuse de Daniel Cohn-Bendit, Alain Geismar et Roland Castro aux propos plus discrets de cet intellectuel, dont je ne sais s'il avait le sens de l'humour. Je ne garde pas non plus de souvenir de l'émission « Apostrophes » de Bernard Pivot en 1977, durant laquelle Maurice Clavel, Bernard Henri Lévy et Glucksmann ont fait entrer de façon fracassante « les nouveaux philosophes » dans les chaumières françaises.

Mais je garde un respect rétrospectif pour celui qui tira, en 1979, les deux frères normaliens ennemis, Aron et Sartre, chez le Président de la République de l'époque, Giscard d'Estaing. Il en résulta que la France accueillit 130000 « boat people ». Quand on sait que la France s'est engagée à ne recevoir que 24 000 réfugiés syriens en deux ans, et que tous les prétextes sont bons (par exemple la tenue de la prochaine Conférence sur le climat à Paris) pour les bloquer aux frontières, on ne peut que dire : « Le Glucksmann de 1979 nous manque ! ».

La France est supposée être unique dans le monde par la place qu'elle fait aux intellectuels. C'est la thèse défendue avec une tendre férocité par un universitaire d'Oxford, né sur l'île Maurice. Sudhir Hazareesingh semble avoir tout lu, avoir passé des nuits blanches à Saint-Germain des Prés, hanté les couloirs de l'École Normale Supérieure, et il a tiré de ses explorations du cerveau français un ouvrage épais mais pas lourd du tout, intitulé : « Ce pays qui aime les idées » (Flammarion 2015).

Il dénonce notre plaisir de l'abstraction, le mépris des faits qui pourraient contredire nos théories subtiles, notre penchant pour raisonner par opposition entre bien et mal, vrai ou faux, juste et injuste. Et il tombe aussitôt dans le piège qu'il déplore en mettant l'histoire de la pensée française sous l'influence contradictoire de deux penseurs, Descartes et Rousseau.

Passionné de solitude, Descartes est l'auteur du célèbre : « Je pense donc je suis ». Tous les mots sont importants. « Je » suis un individu, et non le sujet soumis à une autorité supérieure (Descartes a passé vingt ans en Hollande pour échapper à l'absolutisme monarchique ; intellectuel courageux !). « Je pense » s'oppose à « je crois » et nie les dogmes religieux. « Je suis » peut être interprété comme ne faisant pas partie de la nature à la manière des animaux, et même comme ayant l'ambition de conquérir la nature. Le scientifique et misanthrope Descartes justifie le progrès technique et patronne les ingénieurs et les savants.

Notre Oxfordien de choc accorde une riche descendance à Descartes et à son « Discours de la méthode », recommandant d'aller du général au particulier, de la théorie aux faits. André Glucksmann est cité une seule fois dans l'ouvrage, pour son livre « Descartes, c'est la France » publié en 1987. Dans la filiation de Descartes, on trouve Henri de Saint-Simon, « aristocrate parisien qui fut à la fois aventurier, entrepreneur, réformateur social, visionnaire et excentrique », père de « l'industrialisme ». Emprisonné pendant la Terreur, il prétendait avoir reçu la visite du fantôme de Charlemagne dont il affirmait descendre. Je glisse cette touche pour indiquer que le malicieux auteur démontre que, faute de religion, les plus brillants esprits français (Victor Hugo en tête, mais aussi Mitterrand !) avaient un penchant pour le surnaturel et l'occultisme. Après Saint-Simon est venu Auguste Comte, chantre du « romantisme mécanique », réconciliant les impératifs rivaux du progrès technique et de la réforme sociale, et pensant que les industriels devraient administrer la société. Les « experts » de l'ENA et de Polytechnique, qui ont évincé les Normaliens et subi un « apprentissage prodigieux du conformisme », seraient les lointains héritiers de Descartes.

La société ! Rousseau ne la voyait pas du tout gérée par des professionnels ! Prêchant la « souveraineté populaire » ou la démocratie directe pour incarner le « moi commun », il entendait ainsi concilier la liberté individuelle et la vie en société. L'homme était dans la nature plutôt que contre la nature : il prisait le bon sauvage plutôt que l'ingénieur. Sa dénonciation des inégalités le fit entrer parmi les premiers au Panthéon en 1791 et lui assura une longue descendance d'utopistes, socialistes et autres. Ainsi que le structuralisme, lancé par « Tristes tropiques » de Levi-Strauss en 1955.

Je passe sur les belles pages consacrées aux historiens français de Guizot à Thiers, Michelet, Renan, et à l'École des Annales, à la prétention à l'universalité de notre belle nation, mais aussi à son amour de la « petite patrie » réunie autour de ses sociétés savantes et son musée cantonal. Une belle évocation de De Gaulle, qui entendait « mener les Français par les songes », ces Français qui, disait-il, ont une « antique propension à se disperser en tendances verbeuses », dont la querelle du voile, détachée de toute approche pragmatique, est pour l'auteur un excellent exemple.

Et venons-en à l'actualité, à l'analyse de la mélancolie qui saisit tant d'intellectuels français aujourd'hui. Pour notre auteur en verve, le dernier discours digne de la France a été celui de Dominique de Villepin devant les Nations Unies en 2003, « magistrale démonstration oratoire, avec la prétention typiquement française de s'exprimer au nom de principes universels – avec d'autant plus de sincérité que lesdits principes, chacun le sentait bien, coïncidaient exactement avec les intérêts de la France ».

Saint-Germain des Prés est devenu un quartier de magasins de luxe et les intellectuels de droite à la mode s'enfoncent dans le « nationalisme ethnique »,

montrant une haine féroce à l'égard du multiculturalisme et en particulier de l'islam. « Dans cette dérive vers un nationalisme xénophobe et larmoyant, Finkelkraut illustre à quel point le déclinisme ambiant a corrompu l'héritage rousseauiste et républicain de la pensée française ».

Les intellectuels de gauche ne vaudraient guère mieux, sauf exceptions. « Incapable de se projeter dans l'avenir – ou hors de l'Hexagone –, la gauche ne peut que se recroqueviller. D'où le vote antieuropéen de 2005, qui symbolise ce repli identitaire ; d'où la transformation paradoxale de la gauche en principale championne de l'État ». Avec cette phrase féroce : « Le progressisme français se définit désormais par sa résistance au changement. »

Terminons cette lettre, par deux rayons de soleil dans ce ciel assombri de la pensée française. En premier lieu, l'auteur souligne la qualité des travaux de certains chercheurs français, parce qu'ils vont aux faits selon la méthode anglo-saxonne ! Thomas Piketty d'abord, dont les analyses minutieuses de l'accroissement des inégalités de revenus à travers le monde (« Le capital au XXIème siècle »), ont passionné les foules hors de l'Hexagone (alors que les traductions en anglais des intellectuels français sont plutôt à marée basse actuellement !).

Et puis, les cartes admirables de Hervé Le Bras et Emmanuel Todd (« Le mystère français ») montrent que la France des profondeurs a beaucoup changé entre 1980 et 2010 et que ces bouleversements culturels et sociaux relativisent ce que l'auteur appelle « l'apocalypse des arrondissements centraux de Paris ».

Deux Frances s'opposeraient, selon Hasareesingh. Une « France confiante » (en elle-même) constituée des élites politiques et économiques et des classes d'âge les plus jeunes et les mieux éduquées. La « France anxieuse » serait plus âgée, plus provinciale et plus nationaliste. La confrontation actuelle entre la « France confiante » et la « France anxieuse » ne serait plus selon le vieux clivage droite-gauche, mais se déroulerait principalement sur le terrain de l'intégration des populations d'origine maghrébine. L'auteur note que, dans les faits, cette intégration se produit de façon indéniable mais que les esprits français restent marqués par le « mythe cartésien d'une identité nationale homogène, immuable et unie ». Selon un vieux péché d'orgueil français, le fossé est large entre les représentations et la réalité, entre la France telle que ses citoyens la croient et la France telle qu'elle est.

Laissons à notre ami d'Oxford la conclusion : « Malgré leur fragilité croissante, les Français demeurent un peuple intellectuel, lyrique et pugnace, énergique et impatient, empli de générosité, de fierté et d'un insatiable désir de perfectibilité. Mais ils sont également déchirés de multiples contradictions ! »

12 novembre 2015

Christian Sautter